



Notice technique sur la scie de Sarreyer

Energie et survie

Lorsqu'en 1837, les consorts de Sarreyer décidèrent de construire leur scie, ils obéissaient sans trop le savoir à une loi régissant depuis des millénaires l'existence de l'homme sur la terre.

« Chaque homme a besoin pour vivre d'une certaine quantité d'énergie, celle-ci croît suivant la grandeur de la communauté dans laquelle il vit ».

C'est donc dans cette logique que les habitants de Sarreyer et du haut val de Bagnes décidèrent de profiter de l'énergie contenue dans le torrent de la scie. Ils devaient survivre aux agressions répétées de la nature en cette première moitié du 19^e siècle. Le Giétroz ne venait-il pas de leur enlever plusieurs dizaines de moulins les privant ainsi subitement d'un approvisionnement en farine et en bois de construction ?

Une puissance limitée

Comme les autres usines à eau de l'époque, la scie de Sarreyer s'inscrit dans l'évolution de la puissance motrice.

Après avoir dominé la force musculaire et le cheval-moteur, l'homme contrôlait encore facilement les puissances délivrées par les turbines à eau (elles correspondaient au maximum à cinq chevaux). On était encore loin des craintes liées aux mégapoussances actuelles ! Ces faibles puissances limitaient donc la grandeur de ces usines préindustrielles vite construites, vite déplacées ou démolies.

Actuellement, les ingénieurs sont capables de soutirer dix fois plus d'énergie mécanique du torrent de Sarreyer. Cependant, ce qui importait alors aux consorts de la scie, ce n'était pas d'avoir de l'énergie, mais une prestation de cette dernière : ils voulaient que la scie fonctionne ! Par ailleurs, ces scies et moulins étaient intéressants par le fait qu'il fallait y investir un minimum d'énergie pour en obtenir relativement beaucoup. Le bois et la pierre principaux matériaux utilisés étaient élaborés par la nature. Seuls le fer, l'acier et la fonte nécessitaient beaucoup d'énergie pour être transformés : ils étaient donc chers. C'est une des raisons pour laquelle, même ici à Sarreyer, ces derniers matériaux étaient rares ; par conséquent ils se trouvaient seulement là où leur avantage sur le bois l'emportait sur l'inconvénient du coût. Ils formèrent les paliers, les roues et plusieurs éléments en fonte placés dans cette usine : prémices d'une industrialisation naissante qui se faisait sentir jusque dans le fond des vallées.

Dans le monde industriel, ces éléments allaient permettre à l'homme d'accéder à des

puissances bien plus grandes que celles transformées à Sarreyer où l'évolution de la puissance motrice citée plus haut marquera la pas. Voilà une des raisons qui n'autorisait pas les derniers scieurs d'augmenter le nombre de machines ou la puissance délivrée par la roue.

De la Technique

L'énergie hydraulique était transformée sur place en énergie mécanique, ce qui avait pour avantage d'éviter les pertes liées à son transport. Si la plupart des scies étaient construites à l'extérieur des agglomérations, ce n'était pas tant à cause des bruits qu'elles génèrent qu'à la place occasionnée par la manutention des billes de bois. En effet, les sons émis par de telles usines étaient par leur fréquence et leur intensité proches des sons naturels agréables à l'oreille humaine.

La roue à godets fut préférée à la turbine horizontale en raison du couple élevé nécessité par l'entraînement de la scie. Elle fournissait environ quatre kilowatt : ceci était nécessaire pour scier, excessif pour moulin ou broyer des pommes. Ces trois prestations étaient assurées par la même roue, ce qui a engendré un mécanisme unique en Valais.

Le visiteur appréciera l'ingénieuse simplicité des commandes de marche ou d'arrêt ; semblables à celles installées à la même époque dans les scies de l'Entremont, elles ont été restaurées aisément.

La force de gravité se retrouve partout à l'origine des mouvements de commande. La roue à godets utilisait essentiellement le poids de l'eau, le volet de commande dans le bief s'abaissait par son propre poids, les leviers d'arrêt chutaient dès la libération d'une goupille... etc. Seuls quelques ressorts en bois sur les bailles-blé des moulins s'éloignaient de ce principe.

La force de gravité est partout et disponible.

Elle permet à l'époque déjà l'amplification par étage (quelques grammes de grain commandaient d'imposants leviers) ! Les deux moulins permettaient le fonctionnement en continu : pendant le « bouchardage » du premier moulin le grain alimentait la trémie du second. Leur débit de farine surpassait celui des moulins mus par une turbine horizontale. Cela n'était pas voulu mais imposé par la grande puissance de la roue à godets dimensionnée pour entraîner la scie.

Autonomie ou dépendance

Une raison fort simple autre que celle évoquée ci-dessus fit que la plupart des éléments de transmission étaient en bois : les constructeurs possédaient les règles de l'art des métiers du bois ! Pour construire, entretenir, réparer, ils étaient autonomes et responsables. C'est là un avantage qu'ils vont perdre au fur et à mesure que se manifesterait l'influence de la formidable avance technologique qui se poursuit encore aujourd'hui avec des résultats surprenants. Si les habitants d'ici ont ainsi accédé à la qualité de vie à laquelle ils avaient droit, ils ne doivent pas oublier que l'élaboration de systèmes simples permettait à leurs fiers aïeux de les comprendre sans risque d'être manipulés par des vendeurs de produits compliqués et souvent inutiles. Actuellement, trop de dépendance dans le domaine de la technique vient du fait que l'on a abandonné certaines règles en rejetant systématiquement ce qui appartenait à l'histoire. La science progresse véritablement lorsqu'elle s'enrichit de nouvelles données ; ainsi, elle ne balaye pas les anciennes mais les augmente. Aujourd'hui, cette usine redonne à Sarreyer une autonomie (symbolique, il est vrai) dans la fabrication de planches, la production de farine ou de jus de fruits. Elle témoigne de l'état de la technique à une époque donnée ; il ne nous appartient ni de le modifier ni de le détruire.

Enfin la science n'explique pas tout et c'est bien ainsi. La simplicité et la sérénité de ces lieux ne se mettront jamais en équation et pourtant n'ont-ils pas, avant tout, motivé le comité de restauration à conserver cet ensemble ?

Camille Ançay

Mieux que le souvenir

Les usines hydrauliques moulins, foulons, scies... - qui ont depuis longtemps perdu leur fonction, font partie du patrimoine particulièrement vulnérable dont la valeur culturelle est difficile à faire admettre. Pourtant, ces dernières années un regain d'intérêt pour la sauvegarde de ces usines s'est manifesté en différents endroits du canton. L'inventaire en cours de réalisation n'est sans doute pas tout à fait étranger à cette soudaine prise de conscience. A Sarreyer, dans l'esprit de la protection des biens culturels (PBC), nous avons voulu documenter cet impressionnant ensemble avant qu'il ne disparaisse. En sa qualité d'objet inscrit à l'inventaire de PBC, nous avons en effet l'obligation de constituer une documentation de sécurité pour en conserver le souvenir voire pour offrir aux chercheurs de quoi inclure ce patrimoine dans leurs études. A cette fin, des documents de toutes sortes, tels que photographies, plans de construction, relevés des mécaniques, sont nécessaires.

Aussi intéressante qu'elle puisse être, une telle documentation, n'est qu'un produit de conservation, un palliatif. Cela signifie qu'elle ne doit pas devenir une justification pour ceux qui sont trop facilement enclins à de rapides démolitions. Elles doivent au contraire permettre d'envisager, à la faveur d'une meilleure connaissance, la sauvegarde d'un témoin de l'histoire humaine, sociale, économique ou technologique qui participe de la mémoire d'un peuple. Dans ce sens, la documentation qui a été établie pour l'usine de Sarreyer a joué un rôle important pour la restauration. Nous sommes particulièrement heureux d'avoir pu contribuer sous cette forme à la sauvegarde de ce monument.

On ne peut qu'éprouver un sentiment d'admiration à l'égard de tous les artisans de cette restauration qui ont compris qu'en tant que mandataires de notre patrimoine nous devons le léguer intact à nos descendants.

Les constructions rurales et leur environnement sont probablement un des legs de la société traditionnelle qui offre la plus grande variété. Ce patrimoine aux multiples aspects, attachant par sa complexité et par ses trésors d'ingéniosité dans l'adaptation et l'invention, doit être conservé

Il restera à Sarreyer plus que le souvenir par l'image et par le plan.

Jean-Marc Biner

Les propriétaires

1^{er} propriétaire, selon registre

MAY Pierre-Frédéric, père, propr. jusqu'en 1895 (début de propriété non mentionné).

2^e propriétaire

BESSARD enfants d'Etienne-Joseph, propr. jusqu'en 1923.

3^e propriétaire

MAY Louis-Eugène de Pierre-Frédéric, propr. jusqu'en 1929.

4^e propriétaire

MICHELLOD François-Camille de Pierre-Joseph, propr. jusqu'en 1938.

5^e propriétaire

MAY Louis-Eugène de Pierre-Frédéric, propr. jusqu'en 1952.

6^e propriétaire

DELASOIE-LUISIER Marie-Louise 1/3

LUISIER Louis de Joseph-Florentin 1/3

LUISIER Joseph-Hubert de Joseph-Florentin 1/3, en 1952

7^e propriétaire

BOVIO Serge, de 1952 jusqu'en 1978.

8^e propriétaire

TARAMARCAZ Paul, de 1978 jusqu'en 1984

9^e propriétaire

STÜCKELBERGER André, de 1984 jusqu'en 1987.

10^e propriétaire

COMMUNE DE BAGNES, Dès 1987

Cadastre

F. Luisier

Bagnes, le 12.4.1988

